

Animal

J'ai toujours vécu avec un métamorphe, mais au début nous ne le savions pas, et lui non plus. Compréhensible, sachant qu'il était toujours apparu sous la même forme.

Ce soir, il se montre sous les traits d'un lièvre. Son pelage couleur fauve s'accorde avec le soleil doré de fin de journée. Il a encore fait chaud cet été, alors avec maman, on profite de la soirée pour jouir de la terrasse et respirer un peu. L'odeur du romarin dans le jardin s'immisce dans mes narines avec soin.

« Tu choisis quelles couleurs ? » Je demande à ma mère, enjouée. J'ai entrepris de tisser de petits bracelets en perle avec du fil doré. Sur la table en verre, mes bijoux, mes pinces et mes fils de fer sont étalés.

Maman opte pour du jaune et du violet, et je m'attèle à la tâche. Soigneusement, je fais mon premier nœud. J'ai déjà hâte de voir le rendu de ma confection.

Le lièvre nous a rejointes, assis sur l'une des chaises en plastique en face de nous, il s'est mis à parler, à raconter sa journée, évoquant lourdement des anecdotes que l'on connaît déjà. Il est comme ça, le métamorphe, il prend beaucoup de place dans le paysage auditif. Tout le monde tolère cette partie de sa personnalité cependant, puisque sa vie n'a pas toujours été facile, surtout depuis qu'il est jeune adulte. En effet, peu de gens sont capables de se transformer. Et encore moins de gens étudient le sujet. Je sais qu'il se sent parfois seul et trop souvent incompris. Pour un métamorphe, il est compliqué de trouver un environnement adapté, alors vivre avec cette condition lorsque l'on ne gère pas ses transformations est une tâche bien plus ardue encore.

Derrière les grandes oreilles en V du lièvre, se tient une rangée de platanes si haute qu'un écureuil n'oserait même pas s'aventurer jusqu'au sommet. Doucement, le soleil décline sous les cimes, et la verdure s'assombrit.

Alors, des tics nerveux envahissent le lièvre ; son museau a la bougeotte, ses pattes battent la cadence et ses mots se répètent, de peur d'avoir été mal dits.

Un peu stressée, je le sens en alerte. Non je ne le sens pas, je le vois. Ses grandes oreilles tendues semblent crispées, prêtes à amplifier le moindre son, le moindre mot de travers. Dans ces moments-là, je n'ose pas lui adresser la parole. Seule maman consent à marcher sur la corde raide qui se tend entre le métamorphe et son compagnon de discussion. Il faut bien quelqu'un pour se dévouer. Concentrée, j'enfile mes perles avec précaution et tords mon fil avec fermeté.

« Mais n'importe quoi ! T'es vraiment MAUVAISE. » Le lièvre éclate soudain. Je ne sursaute pas, me contiens, de peur de secouer un atome de trop dans cet univers et d'entraîner la dégringolade de tous ses voisins. Comme si tout l'équilibre de ce moment ne tenait qu'à un fil, j'agrippe le mien, doré, encore plus fermement.

Le lièvre s'énerve pour une parole interprétée trop âprement, une attitude manquant de conviction, un pauvre geste de travers ; pour nous tous : une raison dérisoire, comme d'habitude. Mais pas pour lui.

Son regard est transformé, ses petits yeux ronds de mammifère sont à demi fermés, je le sais sans même l'observer. Muscles crispés et air sévère, il craint d'être une proie trop facile dans cet environnement hostile, herbivore sauvage en société. On voit bien qu'il lutte pour ne pas changer de forme. Maman essaie aussi d'empêcher la transformation, par des mots qui se veulent rassurants, puis fermes. En réalité, elle redoute tout comme lui que les choses s'enveniment, et contrôle encore moins la situation. Je sens mon sang pulser dans mes veines et ma jambe frétiller, comme à chaque fois. Pourquoi réagir comme ça ? Seul mon corps le sait.

Je me concentre sur ma tâche, les petites billes de couleur entre mes doigts sont le focus de mon attention. J'ai presque fini le joli bijou.

« AAH ! TAIS-TOI ! C'est de ta faute !! »

Le voilà.

Autrement.

Sous nos yeux : un gorille.

La présumée douceur du lièvre a disparu. Le sourire sur le visage de maman n'est plus. Et le jour non plus. Le métamorphe s'est transformé. Massif, il cache désormais tout le paysage et paraît si maladroit que je crains de voir tomber mes perles de la table en une pluie désordonnée. Bête imposante, il arbore une face dont on croirait reconnaître un visage humain et pourtant l'expression d'un primate prêt à se battre. Ces derniers temps, il arrive souvent de tomber sur cette bête-là. Maman tente d'éviter la confrontation, se réfugie dans la maison. Il la suit. Quant à moi, sur la terrasse, je respire tant bien que mal. Pas cette bête-là. Pauvre métamorphe. Il m'énerve. J'entends de loin que maman lui dit d'aller se faire voir, qu'elle se fiche de ses tourments, qu'elle en a marre, qu'on lui fiche la paix dorénavant. Pourtant, elle comme moi, nous avons déjà assisté à assez de transformations pour savoir que cela ne changera rien.

Alors, je me concentre encore davantage sur le petit bracelet que je confectionne. Plus que l'attache à accrocher, et il sera terminé.

Je tends l'oreille, de peur qu'il arrive quelque chose si je cesse d'écouter. Mais je n'ai pas envie d'entendre. Mon cœur bat trop fort, mes jambes s'engourdissent et mes mains tremblent alors qu'elles terminent le petit bracelet. Qu'il est beau. Que l'air est lourd.

Bam !

Je crois qu'il a donné un coup de pied dans un meuble.

Comme papa n'est pas là ce soir, je me tiens prête à appeler les secours si nécessaire. Pourtant, je ne sais pas si j'y arriverai aussi facilement que lui l'autre fois. Papa peut respirer un peu, me dis-je ; pour ce soir, tant mieux.

ARGH !

Dans ses cris, j'entends bien que le gorille souffre aussi. Animal courroucé, il souhaiterait gérer la colère qui le consume, et son entourage avec. Pour de bon, maman s'énerve maintenant, et des cris aigus viennent se mêler aux râles du gorille. La gorge du métamorphe est devenue l'esclave de ses cris écorchés.

Que faire ? Je pose le bracelet, en entame un autre. Seuls les fils et les perles comptent. Bleu et blanc, celui-là sera pour mamie.

Crac !

Est-ce que c'était la poubelle ? Il l'a cassée ? Je ne me sens pas la force d'aller voir, d'aller les aider. Je ne servirai à rien, le gorille est totalement irraisonné ; j'ai déjà passé des heures à essayer de lui parler, de le comprendre, de compatir, de le discipliner : en vain. Pauvre métamorphe.

Maman lui propose son médicament, mais comme toujours, il l'envoie valser. Jouant alors des percussions sur son torse bombé, il manifeste son mécontentement. Maman est le prétendu problème, ne comprend pas celui qui a désespérément besoin d'être sauvé. Le gorille insulte et insulte et insulte ! Il pourrait faire n'importe quoi pour qu'elle conscientise soudain un savoir universel, parvienne à le comprendre et à l'aider. Mais cela n'arrivera pas.

« Marine ! Mariine. Viens m'aider ! » Un ton ferme et implorant à la fois, entre l'ordre et le gémissement. Je me fige ; cette fois, je n'ai pas le choix. Je pose ma pince et mes fils puis marche à

l'aide de mes jambes en guimauve. J'arrive. Un mince sourire adressé à maman, je déclare au métamorphe :

« Oui, je suis là. Dis-moi. » *S'il te plaît, ne dis plus rien.* « Je t'écoute. » *Laisse-moi tranquille.* Je t'aime, et je n'en peux plus. Alors d'une voix au comble de la détresse, il répond :

« Explique-lui ! S'il te plaît, elle ne comprend pas, elle est horrible. C'est horrible ! Dis-lui, je t'en prie, dis-lui SINON...

- Calme-toi. » Dans ses yeux, je vois passer un éclair d'effroi.

Il a fait ce qu'il a pu, pour contenir sa colère depuis tout à l'heure, et comptait sur moi pour le soulager, convaincu que le problème venait de maman, comme si elle justifiait sa douloureuse métamorphose et qu'il fallait que je m'adresse à elle au lieu de lui. Mais ce n'est pas ce que j'ai fait. Pour lui, la situation semble irrécupérable.

Personne ne saisit rien au pouvoir de métamorphose... Mais je parie au moins que ça n'a rien à voir avec une quelconque magie de maman. Ne le conçoit-il pas ?

Le gorille marche, court et hurle dans toute la maison, vacarme assourdissant. Il cherche un élément auquel se raccrocher avec frénésie. Une bête féroce dans sa cage, et nous coincées avec.

Je pense à mes bracelets, dehors sur la terrasse, au creux de la nuit. Je regarde maman, qui pleure. J'ai envie de la prendre dans mes bras, mais lui souris seulement, mes lèvres n'accordant que quelques murmures réconfortants. Je ne craquerai pas. Pas maintenant. Poings serrés, je tente d'ignorer à quel point cette situation me révolte.

Durant ce temps le métamorphe se débat avec la véhémence de ses émotions et resplendit de la grandeur de son apparence animale, bête de muscles et de tempérament. Impétueux gorille.

ARGN !

La crise atteint son apogée. Les cris de colère ne sont plus que des râles effrénés, toute mesure abandonnée. Le métamorphe fait son possible pour contrôler sa violence, pour éviter d'agir puis de regretter. Mais tout en lui semble si fort. Alors il insulte plus fort, pleure plus fort et crie plus fort. Une pluie de postillons à nos figures ; son ultime attaque avant la perte totale de contrôle. Demain, il aura très probablement la voix cassée. La faute à ces mots hachés et à ces lettres aiguës qui lui tranchent la gorge et qui nous lacèrent l'être.

Je tente de le calmer, de le raisonner. Pourquoi ne pas prendre ce tout petit médicament ? Non. Non, il ne veut pas. Et qu'est-ce que ma frêle condition face à la véhémence d'un gorille ? J'ancre mes pieds dans le sol et commence à bouillir. Il doit s'arrêter, il le sait. Il le sait ! « Arrête, on t'a dit ! »

Il s'énerve contre moi et maman s'interpose. Il bombe le torse, le regard impénétrable, sa brute mâchoire serrée. Le métamorphe est méconnaissable, en aucun cas semblables à ses autres enveloppes animales lorsque le gorille est invoqué. Maman ne le lâche pas, lui impose son aigreur. Il a envie de la frapper, se retient, ne veut pas lui faire mal, mais la colère se meut si puissante en lui qu'il la pousse violemment. Elle trébuche contre une chaise derrière elle, tombe et se blesse la cheville. Mince. Maman.

Je l'aide à se relever. Que faire ?

Bam !

Des coups contre les murs.

ARGH !

Des cris de rage.

HAAN !

Des pleurs de détresse.

Boum, boum, boum !

Il frappe son crâne contre le mur de la cuisine. Nous lui adjurons d'arrêter. Je fais tout pour garder mon sang-froid, ne pas lui signaler que je perds pied. Cependant, la colère est toujours là, lovée et gluante au creux de ses failles. Il attrape un couteau dans la cuisine.

Menace de se planter.

Non. Je suis incrédule, révoltée.

Avec prudence, maman s'approche, le serre dans ses bras, le bâillonne d'une étreinte. Il crie encore.

Mais elle éloigne le couteau. Ma respiration reprend. Avait-elle cessé ?

Enfin, peu à peu, le gorille s'immobilise, et l'étreinte qui l'enveloppait devient de plus en plus réconfortante. Ses cris s'estompent pour ne laisser la voix qu'à des gémissements, implorants, enfantins.

Jaune et violet. Est-ce que le bracelet de maman sera à la bonne taille ? Elle n'a pas pu l'essayer.

Soudain, je réalise que le gorille a disparu. Dans les bras de maman, par terre, gît une énorme larve. Des larmes, de la morve, un tee-shirt trempé de sueur. Presque immobile, tout muscle saillant disparus, son corps n'est plus capable que de produire de petits gesticulements lents. La larve se met en boule. Faible, en détresse, souffrante.

Je ne comprends rien à ces métamorphoses.

Maman lui murmure que ça va aller, elle sait que c'est dur, mais cela va passer. « Je suis là. Je t'aime. »

Comment gérer la révolte opprimée en moi ? Et la frustration, et la colère, et la confusion, et l'angoisse, et la tristesse ? Je suis fatiguée. Maman, comment fais-tu ?

La nuit est noire maintenant, la lune crève le ciel comme une torche. Quand le pouvoir du métamorphe est arrivé, petit à petit, il y a deux ans, on n'imaginait pas. On n'imaginait pas le gorille et la larve. On n'imaginait pas les animaux tortionnaires et les insectes à bout de souffle. Au tout début, il a été diagnostiqué de troubles anxieux, mais peut-on toujours appeler tout cela juste ainsi ? Depuis, il a fait deux séjours en clinique psychiatrique, mais il n'y a qu'à la maison que le gorille apparaît. Papa et maman ont essayé de l'expliquer aux médecins, mais ils n'appréhendent pas l'ampleur de ces métamorphoses, ils ne s'intéressent pas à un nouveau diagnostic. Comment sommes-nous censés gérer ses crises ? Comment ?

En attendant des réponses, je remplis un verre d'eau, m'agenouille auprès de mes pairs et l'offre au métamorphe. À la fenêtre, la lune et ses cratères imparfaits diffuse sa lumière pour envelopper notre famille imparfaite.

Je lui murmure, une main sur son dos : « On est là, mon frère. »

Nombre de mots : 2 226